

Et j'ai marché loin, comme en rêve,
Tâchant de fuir tout œil humain ;
Mais, près de vous l'heure fut brève !
Pourquoi retirez-vous la main ?

Vous pleurez ? Pourquoi ces alarmes ?
Je n'ai plus longtemps à souffrir,
Belle dame ; essuyez vos larmes ;
Cette nuit ire verra mourir.

Quand ma mère à Noël fut morte,
On lui fit un linceul de lin ;
Voici la neige qui m'apporte
Le drap de mort de l'orphelin.

Mais, pourquoi rester là sans mante ?
Laissez l'oiseau tombé du nid !
Abritez-vous de la tourmente ;
Allez ! votre nom soit béni !

Je ne vis tant de bonté d'âme
Qu'entre les bras et sur le cœur
De sa mère morte, ô madame,
Qui, comme vous, fut sans rancœur.

Se peut-il qu'elle aussi m'oublie ?
—Enfant, même au sein du bon Dieu,
Une mère a l'âme remplie
De son fils—A bientôt ! Adieu !

La vision s'est envolée
Si légère, qu'il ne sait pas
Où, sur la neige immaculée,
Retrouver trace de ses pas.

III

A l'instant où, devant la crèche
Le bétail se met à genoux,
Oublieux de la paille fraîche,
Pour adorer Dieu comme nous ;

A l'instant où les sonneries
Des tours, des clochers, des beffrois,
Font tressaillir les métairies
Et flamber les palais des rois ;

A minuit sonnait, quand la bête
Parle notre langage humain
Pendant une heure, pour la fête
De Jésus, nouveau-né divin ;

L'enfant, par un hasard étrange,
Cherchant un remède à ses maux,
Trouvait abri dans une grange
Entre deux humbles animaux.

Et là, le pauvre qui défaille,
Enfonce son corps mi-vêtu
Sous la litière de paille
Du bœuf et de l'âne têtus.

Or, sans le frapper de la corne,
Le bœuf lui permet d'approcher ;
L'âne ouvre sur lui son œil morne
Sans ruer ou s'effaroucher.

IV

Et le bœuf doucement à l'âne :
—Ton maître souvent t'a battu ?
N'es-tu point, frère, épais du crâne
Quelquefois ? De quoi te plains-tu ?

—Je reconnais mes torts ; je rue,
Je n'avance que lentement ;
Mais toi, tu tires la charrue
Suivi d'un méchant garnement...

—Je sais... qui me pique, m'éreinte.
Toutefois, s'il neige ou s'il pleut,
On m'héberge ; je suis sans crainte :
Point de labour sans le ciel bleu.

—Alors, frère, s'il faut t'en croire,
L'a Providence nous gâta.
Tout est bon, toit, maître, mangeoire,
Et je ne suis qu'un gros bêta !

—Chaque matin, le maître brosse
Tes pieds et ton vilain poil gris,
Et si tu ne cours, il te rosse ;
C'est son intérêt bien compris.

—Que diras-tu, maître optimiste,
De l'enfant qui se meurt ici ?
—Mon frère, la chose est bien triste :
L'homme a le cœur fort endurci.

Il ne surcharge point la brute
Dont il aplanit le sentier ;
Mais l'enfant, même après sa chute,
De lui n'obtient aucun quartier.

—Joseph et la douce Marie
Trouvèrent-ils grâce à ses yeux ?
Et n'est-ce pas dans l'écurie
Que naquit JESUS, roi des cieus ?...

Et l'âne, se tournant à droite,
Sans répondre au bœuf, tendre et bon,
Souffla sa douce haleine moite
Sur la face du moribond....

Tandis qu'à gauche le bœuf tire
Sur son licol pour arriver
Aux doigts tordus par le martyre,
Et, les baisant, les raviver.

V

Soudain, l'étable s'illumine,
L'ange du chemin reparait,
Nimbé d'une flamme divine,
Et dit à l'enfant—“Es-tu prêt ?”

Au son de cette voix connue,
L'enfant ouvre son œil terni ;
Sa mère ! sa mère est venue.
Mère !... Son martyre est fini.

Et ce n'est plus sur une couche
Qu'un cadavre silencieux ;
Sa mère a cueilli sur sa bouche
Son âme qu'elle emporte aux cieus.

Noël ! écoutez la rafale !
Sont-ce des ris ? sont-ce des pleurs ?
Est-ce une plainte qui s'exhale ?
Est-ce la neige ou bien des fleurs ?

Jules-Mario Lanos.

Demande d'Étrennes

Monsieur, Madame, une amère tristesse se mêle peut-être à votre plaisir quand vous préparez les étrennes de vos enfants. Il y en a qui manquent — qui manqueront toujours — dont vous ne verrez plus la joie. Vous les avez perdus, comme on dit dans le langage de la terre.

Il suffit d'un mot, d'une circonstance pour que l'inguérissable blessure se rouvre au plus profond de votre cœur ; pour que les souvenirs endormis surgissent tout à coup, cruels et tendres. Et ces jours si chers aux enfants, vous apportent bien des regrets, bien des tristesses.

C'était si doux à voir, la joie de ces petits ! Avec quel charme vous

suiviez les émotions de l'attente dans ces cœurs si frais ! Oh, les rêves de ces têtes blondes qui reposent aujourd'hui dans le cercueil !... Et que ne donneriez-vous pas pour pouvoir encore faire plaisir à ces enfants que la mort vous a pris.

Leur faire plaisir, Monsieur, Madame, vous le pouvez toujours, c'est justement ce que je veux vous rappeler.

Vous le savez, ces enfants dont la terre a reçu la pure poussière, ils ne sont point des “anéantis”, ils sont des “bienheureux”. Vous ne les voyez plus, mais eux, vous voyez toujours. Dans cet océan de délices où ils se jouent, ils ne vous ont point oubliés. Ils vous suivent avec une divine tendresse, ils n'ignorent rien de ce que vous faites. Oh ! quel plaisir vous leur feriez si en souvenir d'eux, vous donniez des étrennes

aux enfants pauvres.

Au nom de vos anges envolés, de ces anges à qui vous avez donné la vie, faites des heureux. C'est si facile et c'est si bon.

Laure Conan.

En politique comme en amour, c'est la première concession qui perd le pouvoir. Le roi et le mari qui font des concessions sont des souverains qui abdiquent. — A. Houssaye.

La science du bonheur est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir. — Comtesse Diane.

Chaque homme a trois caractères : celui qu'il a, celui qu'il montre et celui qu'il croit avoir. — Alphonse Karr.